

trou, comment monter ? Il fit un trou avec sa barre de fer et il y mit un pied, puis il fit un autre trou et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il fut arrivé auprès du serpent qui n'était pas encore tué. Il voulut monter, mais le serpent l'empêcha. Une lutte se préparait. Jean ne parut pas s'effrayer. Il dit au serpent de lui laisser la route libre. Celui-ci répondit par un jet de feu qu'il lança avec sa bouche. Jean furieux tua le serpent à coups de canne.

Il arriva hors du trou, mais personne n'y était. Il entra dans la forêt et se trouva égaré. Alors il monta au haut d'un arbre et aperçut une maison. Il se dirigea vers cette maison et il y parvint facilement. Il monta sur la cheminée de cette maison pour voir s'il ne verrait pas la sienne. Une vieille bonne femme qui était dans la maison, et qui préparait la soupe, le vit et elle avertit son mari. Ce dernier prit son fusil et visa Jean, mais au même moment Jean se laissa tomber et renversa la soupe. Les deux autres s'enfuirent épouvantés. Mais la vengeance de Jean ne s'arrêta pas là. Il roula dans la maison en renversant tous les meubles, puis, se levant, il heurta le mur avec sa canne et le renversa, puis il sortit.

Il prit le chemin de la maison où il arriva bientôt. Il embrassa ses parents et leur dit : « Dans mon voyage j'ai trouvé cette petite boîte pleine d'or. » Puis il retira de sa poche un grand coffre et l'ouvrit devant ses parents. Ce coffre qu'il appelait une boîte était en effet rempli d'or. Il raconta son aventure à ses parents qui en furent tout ébahis. Ils vécurent ensuite heureux et à l'aise.

HENRI CEVAER.

Le Faou (Finistère).

XLVIII

YVES ET SON BATON DE FER

Il y avait autrefois une vieille femme qui avait un fils âgé de 15 ans ; cette pauvre femme élevait son fils Yves-au lit, d'où d'ailleurs il n'était jamais sorti. La mère allait de maison en maison lui chercher de quoi vivre. Un jour qu'elle faisait sa tournée habituelle on lui dit : « On ne vous donnera plus rien pour nourrir Yves qui peut gagner sa vie aussi bien qu'un autre. » La pauvre mère très abattue alla trouver son fils et lui dit qu'il lui faudrait quitter le lit bientôt sous peine de mourir de faim. « Oh ! dit-il, s'il n'y a que ça ! Je me crois capable de gagner ma vie. »

A peine âgé de 16 ans il partit pour courir le monde et chercher une place comme valet ; on le refusait partout. Yves marchait toujours. A la fin on le prend dans un moulin, pendant la nuit, car

personne ne voulait y rester et les gens allaient coucher au château.

Yves consentit à y rester à condition qu'on lui fabriquerait un bâton en fer pesant cent mille livres ; il alla lui-même aider le forgeron pour le faire, car lui seul pouvait le bouger.

Enfin le bâton fait, Yves demanda encore une pipe et du tabac. On lui fit une pipe avec un baril de trente litres environ, et une tabatière faite avec trois tonneaux. La nuit venue il resta seul au moulin ; les autres allèrent dormir au château. Quand ils furent partis, Yves pour se distraire commença à fumer une pipée. Vers onze heures il entendit un bruit de pas qui venait de la route ; il ouvrit et vit un garçon de dix à onze ans qui allait laisser l'eau venir au moulin. — « Tout à l'heure tu vas rester tranquille, » lui cria Yves. L'enfant leva la tête et regarda, puis recommença son travail. « Attends un peu, vilain gamin, tout à l'heure je vais te froter les oreilles. » L'enfant étonné resta un peu pensif, puis recommença. Yves, alors en colère, l'attrapa par les oreilles et le lança à plus de cinq lieues de là. Le reste de la nuit se passa sans accident et sans bruit ; le matin le seigneur suivi du personnel du moulin arriva et lui demanda s'il n'avait rien vu, ou rien entendu. « Oh ! non, rien, seulement dix minutes après que vous êtes partis d'ici, un gamin a voulu laisser l'eau venir au moulin ; je l'ai jeté à plus de cinq lieues d'ici et il n'aura plus envie de recommencer.

— Alors, dit le seigneur, vous trouvez votre bâton trop léger.

— Oui, dit-il, et il faudrait encore y ajouter deux cent mille livres de fer. » On fit ce qu'il désirait, de sorte que son bâton pesa désormais trois cent mille livres.

Dorénavant il ne quittait plus son bâton ; quand il allait chercher du blé avec son âne pour moudre au moulin il prenait blé et âne avec son bâton et les portait au moulin sur son dos ; un jour qu'il allait comme d'habitude chercher du blé, il se trouva une charrette pleine de fumier dans le chemin qui était très étroit. Yves ne pouvait donc pas passer ; alors il prit les chevaux, la charrette et le conducteur et les jeta à plus de cinq lieues de là. Son maître avait peur qu'à la fin il se ne révolte contre lui et ne lui fasse comme les autres ; il le congédia donc en offrant à Yves tout l'argent qu'il voudrait, car il avait peur de le contrarier. Ce ne fut pas difficile de contenter Yves ; il ne demanda que son bâton en fer et partit.

En cheminant il rencontre deux hommes qui jouaient à la galoche avec des pièces qui pesaient deux cent mille livres ; c'étaient les deux hommes les plus forts de la contrée. Le but était Saint-Michel et la place du jeu c'était l'église de la Trinité. Aucun d'eux ne pou-

vait atteindre le but ; Yves essaya aussi : la première fois il les jeta dix fois trop loin ; la deuxième fois et la troisième fois il atteignit la cathédrale qui s'effondra sur le coup. Ensuite il jeta encore ses pièces cinquante fois plus loin.

Alors Yves proposa à ses nouveaux amis de le suivre, et ils partirent tous les trois.

Après avoir marché assez longtemps ils rencontrèrent un château ; il y entrèrent, trouvèrent sur la table de la soupe, du vin et divers aliments. « Ah ! voici ce que nous cherchions, » dirent-ils. Ils burent et mangèrent de ce qui s'y trouvait. Ils voyaient une main ; ils ne pouvaient comprendre d'où provenait cette main. Ayant fini leur repas, ils s'assirent à côté du feu pour fumer leur pipe ; ils avaient déjà fumé quatre pipées et personne n'arrivait, quand tout à coup une vieille femme toute ridée, aussi vieille que le monde eût-on dit, entra ; quand elle vit ces trois hommes assis au coin du feu elle se mit en colère : « Qui est-ce qui vous a permis d'entrer ici ? dit-elle. Je vais me débarrasser de vous, vous allez voir. — Peut-être que ce sera moi qui me débarrasserai de vous, » reprit Yves. Il s'avisa de lui donner un coup avec son bâton, quand tout à coup la vieille sauta sur lui avec des couteaux qu'elle portait tout autour de son manteau et qu'elle mettait toujours avant d'aller au combat. Yves cette fois lui donna un si bon coup qu'il lui brisa tous ses couteaux ; mais la vieille combattait toujours. Yves lui donna encore un coup, et elle disparut. Peu de temps après elle arriva avec un autre manteau couvert de rasoirs qui coupaient tout sur leur passage. Il fallut lui donner trois grands coups pour la faire tomber ; elle mourut peu de temps après dans une mare de sang noir et épais qui coulait de ses blessures.

Après, nos amis visitèrent tout le château et y trouvèrent différentes sortes d'armes ; ils visitèrent aussi le jardin et les terres environnantes ; ils vécurent pendant un an dans ce château sans que nul incident vint les troubler.

Il existait cependant dans le jardin un puits qu'ils n'avaient pas encore visité ; ils ne savaient pas non plus ce qu'il contenait ; enfin il fut convenu que l'un d'entre eux descendrait dans le puits pour voir ce qu'il y avait dedans. On prit un seau et on l'attacha à une corde de 200 mètres de longueur. Pierre, le plus faible des trois, y entra ; on lui donna une cloche qu'il sonnerait s'il était en danger ou avait peur. N'ayant pas encore descendu 100 mètres, il sonna la cloche et on le tira dehors, lui demandant s'il avait vu le fond ou ce qui était dedans. « Non, dit-il, je n'ai pas été près même ; je descendais toujours, et je ne voyais qu'un trou noir. » Joseph à son tour

alla dans le seau auquel on attachait deux cordes de même longueur. La première n'était pas descendue toute qu'il sonna lui aussi la cloche ; il dit le même discours que Pierre. « Ah ! c'est à mon tour de descendre, » dit Yves. On accrocha au seau cinq cordes de 200 mètres cette fois ; il descendit. Les cinq cordes étaient déjà épuisées, lorsqu'il sonna. On le retira dehors ; il disait qu'il n'avait encore vu qu'un trou noir. « Je vais descendre de nouveau, dit-il ; une fois que les cordes seront épuisées vous me laisserez tomber là-dedans, car mon bâton est tombé dans le gouffre et il a mis deux heures à descendre après que j'étais encore à plus de 100 mètres de la terre ; il faut que je le trouve. »

Il descend donc ; les cordes une fois épuisées on le laissa tomber ; il tomba juste sur son bâton. Il se déchira un peu le pantalon ; il mit la main dessus et ce fut cousu. Arrivé au fond du puits il trouva devant lui deux routes ; l'une très belle et très jolie, l'autre couverte d'épines et de ronces ; à peine pouvait-on la franchir. Yves n'hésita pas ; avec son grand bâton il coupait et brisait tout sur son passage. Bientôt il rencontra un château ; il y entra et y trouva une femme en train de faire des crêpes ; Yves lui en demanda une ou deux, car il avait faim ; celle-ci ne voulut pas d'abord, car son seigneur la battrait s'il le savait. « Où est-il ? demanda Yves. — Dans une demi-heure il doit rentrer, répondit la servante. — Par quel chemin doit-il venir ? » demanda Yves. La servante lui montra du doigt le chemin ; mais Yves ne voulut aller à sa rencontre qu'après avoir mangé trois crêpes.

Yves partit alors à la rencontre du géant (seigneur) avec son bâton de fer. A peu de distance du château il le rencontra. Tout étonné, le géant lui dit : « Insecte de Dieu, si je te trouve, je te mangerai. — Tu m'as bien trouvé et c'est peut-être moi qui vais te manger, » répondit Yves.

Le combat commença et ne fut pas bien dur. Trois coups seulement suffirent pour tuer le géant et lui couper la tête. Après s'être rendu au château, il mangea de tout ce qu'il trouva de meilleur. Mais Yves ne voulut pas y rester, malgré les conseils de la servante. La route n'était pas finie et il voulait aller jusqu'au bout. Le lendemain il recommença à marcher et bientôt il arriva à un autre château. Il y entra et trouva encore une servante en train de faire des crêpes. Yves lui en demanda une. « Oh ! dit-elle je ne puis vous en donner, mon seigneur qui est un géant me battrait s'il le savait. — Où est-il ? lui demanda Yves. — Il est parti pour la chasse, mais il va rentrer bientôt. — Je vais à sa rencontre, » dit Yves, après avoir mangé encore trois crêpes.

Aussitôt que le géant le vit il se mit à crier : « Oh ! insecte de Dieu ! dans moins de cinq minutes tu es mangé. » Yves ne répondit point, mais il menaça le géant avec son bâton. Le combat s'engagea, et en quatre coups le géant était mort comme son frère. Ensuite, il retourna au château manger quelque chose, car il avait une faim de loup. Il continua son chemin et arriva encore dans un autre château ; il y entra et y trouva encore une servante qui faisait des crêpes. Yves lui en demanda quelques-unes. Elle répondit comme les deux autres que son seigneur la battrait. Mais elle dit encore à Yves de partir ailleurs, car aucun être humain n'était encore arrivé là. « Nous allons voir tout à l'heure, » dit Yves. Il avait à peine fait trois pas dans l'appartement, qu'il se trouva arrêté par un grand et robuste géant qui avait envie de dévorer Yves. Le combat s'engagea ; Yves lui donna un grand coup sur la tête ; elle se détacha du tronc ; le géant aussitôt prend sa tête avec ses mains et la remet à sa place ; il fit trois fois de la sorte ; la quatrième fois, quand il allait la remettre, Yves lui donna un bon coup sur le dos, lui brisa la colonne vertébrale et lui coupa les mains. Un coup bien appliqué sur la tête lui fit pousser un grand cri et il mourut.

Yves était à l'extrémité de la route ; il retourna alors sur ses pas en rendant la liberté aux servantes et arriva ainsi jusqu'au puits de la vieille sorcière. Il ne savait comment monter ; à la fin il commença par tirer des pierres de la paroi du puits ; il eut ainsi des sortes d'escaliers ; après bien des fatigues, il arriva en haut. Il aperçut alors le vieux château de la sorcière, maintenant en ruines ; c'est alors qu'il se mit au courant du temps qu'il avait mis à faire son voyage.

Il prit donc la route de la maison de sa mère ; chemin faisant il rencontre une fourmi qui le prie de partager un cheval mort entre elle, le pigeon, et le lion. Il prit donc la tête du cheval et dit : « Cette partie est à la fourmi ; elle saura mieux qu'une autre s'en approprier la chair. Les intestins seront au pigeon parce qu'ils sont mous et faciles à mâcher. Le corps et les jambes seront au lion. » Chacun fut content de sa part. La fourmi lui donna un anneau de son corps et lui dit : « Quand tu voudras te transformer en fourmi, tu n'auras qu'à mettre cet anneau sur ta tête et aussitôt tu seras fourmi. » Le pigeon lui donna une plume de son aile et lui dit : « Quand tu voudras voler et faire plus vite ton chemin, tu n'auras qu'à mettre cette plume de ton côté et tu deviendras pigeon. »

Le lion lui dit à son tour : « Voici un peu de poil de ma crinière ; quand tu voudras te transformer en lion, tu n'auras qu'à le placer sur ton cou et aussitôt tu seras roi des animaux. » Il essaya d'abord

la plume du pigeon pour aller plus vite chez lui, où il arriva bientôt. Depuis je n'ai plus entendu parler de lui, mais je pense qu'il a joué encore bien des jolis tours à plusieurs.

LE DOT.

XLIX

BIENVENU ET LE MEUNIER

Il y avait autrefois une famille qui n'avait pas eu d'enfant, après neuf ans de mariage. La femme allait tous les jours prier Dieu à la chapelle voisine de sa demeure, afin qu'il lui donnât un fils, même s'il eût dû être infirme. Un jour la Providence fut touchée de ses plaintes et lamentations. Pendant la nuit un génie lui apparut et lui dit qu'à huit heures du matin elle aurait un fils qui serait grand et fort et qui serait la joie de ses parents. Cela arriva ainsi qu'on l'avait prédit. Le jeune garçon fut nommé Bienvenu parce qu'on l'attendait depuis longtemps. A six ans, il atteignait déjà la hauteur de 1 m. 80 et avait, paraît-il, étouffé un bœuf entre ses bras vigoureux.

La famille de Bienvenu n'était pas riche, aussi à huit ans il quitta la maison paternelle, et se mit en route pour essayer de suffire à ses besoins. Il était l'homme le plus fort du monde. On lui avait fait un bâton en verre qui pesait 100.000 kilogrammes et avec lequel il détruisait tout ce qu'il voulait. Sur sa route, il rencontra un moulin. Le meunier était grimpé sur le toit et soufflait sur les ailes pour les faire avancer, de sorte qu'on n'avait pas besoin de vent pour faire moudre le grain, le meunier à lui même se chargeait de faire son ouvrage.

— Que fais tu là? dit Bienvenu au meunier. Ah! dit-il, puisqu'il n'y a pas de vent, je fais marcher mon moulin. — Tu as le souffle fort, dit Bienvenu. — Oh! que oui, répondit le meunier; va allumer un feu sur la montagne que tu vois d'ici à plus de 10 kilomètres, brûle un tas d'ajoncs, de milliers de bourrées si tu veux, je parie avec toi que je l'éteindrai. — C'est ce que nous allons voir, » dit Bienvenu, et il partit à l'endroit désigné. Il fit un tas de bois qui avait au moins 1.000 mètres de côté et y mit le feu. Le meunier le vit, il monta sur son moulin et se mit à souffler. Aussitôt le tas de bois fut dispersé comme de la poussière, le feu n'ayant pas d'aliment s'éteignit. Mais encore, il faut dire que sous le souffle puissant du meunier la montagne s'écroula.

« Eh bien, suis-moi, dit Bienvenu au meunier, car je suis aussi fort que toi; tiens, regarde. » Aussitôt il prit un caillou gros comme un poing, puis il le lança sur une montagne qui était à sa droite, et la montagne s'effondra sous le coup avec un bruit que nul être n'a en-